

Tableau Millais / notes RHLF

« Le premier à faire entrer Ophélie dans la légende est sir John Everett Millais, créant en 1852 les principaux détails iconographiques du mythe : étendue sur l'eau, **Ophélie flotte entre sommeil et mort**, étroitement encadrée par le paysage naturel et tenant à la main une guirlande de fleurs. L'idée de peindre Ophélie au moment où elle se noie était alors originale. »



Narcisses



Pâquerettes



Boutons d'or



Coquelicots



Myosotis



Pensées



Violettes

Ci-dessous : 1001 tableaux...

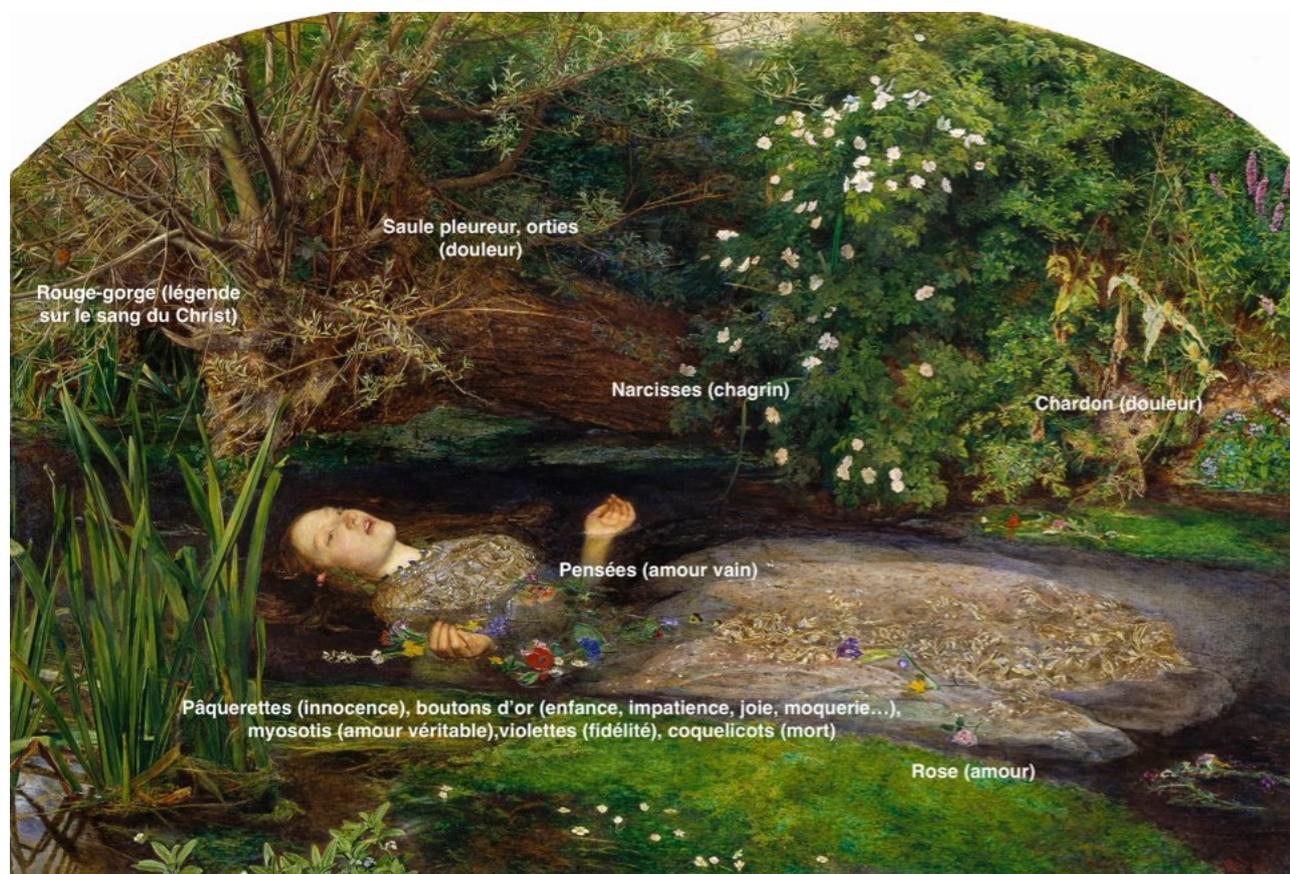
John Everett Millais | Ophélie

1851-1852 | huile sur toile | 76 x 112 cm | Tate Collection, Londres, Royaume-Uni

C'est l'un des tableaux préraphaélites les plus populaires, réalisé alors que l'enthousiasme juvénile du groupe était à son apogée. Ce dernier se caractérisait par une attention méticuleuse portée aux détails et par le symbolisme poétique des œuvres. Shakespeare était l'une des sources d'inspiration préférées de ces peintres, comme ici, où John Everett Millais (1829-1896) représente la scène de *Hamlet* où Ophélie se jette dans la rivière puis se noie après que son amoureux a tué son père. Shakespeare soulignait la folie soudaine de son héroïne en la décrivant en train de se parer de couronnes de fleurs, chacune pourvue d'associations symboliques. Millais a suivi ses indications et a représenté ces fleurs avec une précision toute botanique, tout en ajoutant des symboles issus du langage des

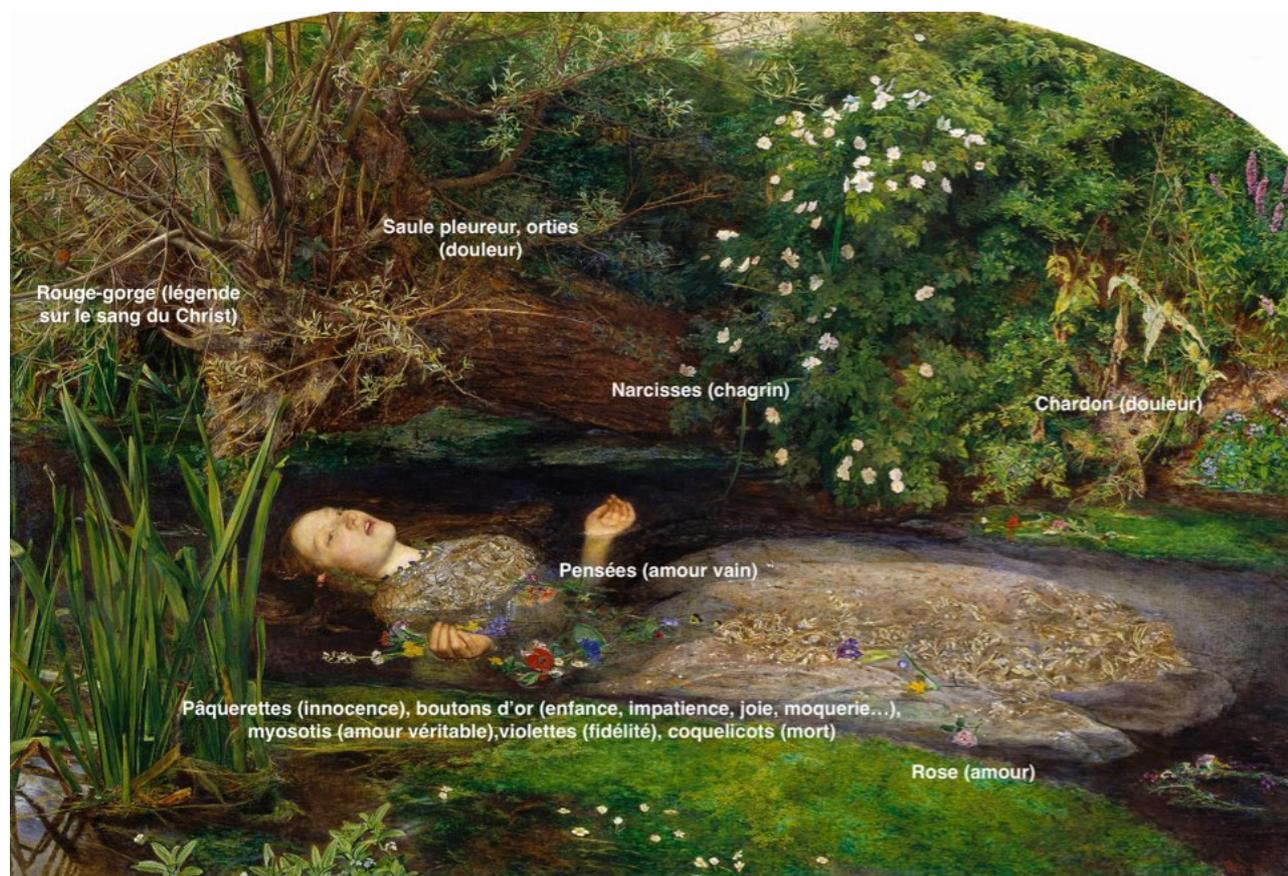
fleurs victorien. Il a ainsi inclus des pensées (amour vain), des violettes (fidélité), des orties (douleur), des pâquerettes (innocence), des narcisses (chagrin), des myosotis (amour véritable) et des coquelicots (mort). Le feuillage, qui semble dessiner la forme d'un crâne, à droite, renforce cette dernière association qui se réfère non seulement à la mort d'Ophélie mais aussi à la célèbre scène du cimetière où Hamlet s'adresse au crâne de Yorick. L'obsession du détail n'était pas limitée aux fleurs chez Millais. Il passa ainsi quatre mois à peindre le décor près de la rivière Hogsmill, dans le Surrey. Le modèle eut aussi à souffrir : Lizzie Siddall, la future femme de Dante Rossetti, posa des semaines durant dans une baignoire remplie d'eau, réchauffée par des lampes disposées au-dessous. **IZ**

Dix-neuvième siècle 423



Synthèse / Tableau Millais

- Ophélie est représentée au moment où elle choisit de se noyer, où elle a commencé à se noyer. On saisit encore la vie, d'autant qu'elle se suicide dans l'écrin d'une nature émue (littéralement : la nature s'anime comme le fera le val du « Dormeur » de Rimbaud).
- Travail du peintre sur les symboles (fleurs, crâne), qui enrichissent le sens : le texte devient tableau par la richesse des détails et de leur signification, le regard étant invité à les observer tous et à voir en Ophélie un personnage tragique, morte comme une femme-enfant dans l'éclosion de son amour. Ophélie a cueilli des fleurs, la nature la cueille ; sa robe ressemble à un nénuphar.
- Ainsi, en passant du théâtre à la peinture, la figure d'Ophélie s'autonomise par rapport au personnage et à la pièce d'Hamlet (ce n'était pas encore le cas chez Delacroix, qui avait conçu une série de lithographies sur la pièce). Elle devient l'emblème de la jeune morte, topos du romantisme (première moitié du XIXe) et du genre fantastique (seconde moitié du XIXe).
« Ophélie s'est faite image ».



En somme, au XIXe, Ophélie est une figure qui s'est libérée de la pièce (succès de la représentation et du personnage à l'Odéon en 1827, représentations multiples dont celle de J. E. Millais (mais aussi Delacroix, Odilon Redon...)). Elle représente un idéal féminin ; elle est un personnage romantique, une figure fascinante, au côté d'un Hamlet qui lui aussi hante les artistes romantiques et les dandys.

Rimbaud se saisit d'un personnage déjà retravaillé par différentes réécritures.

L'Ophélie de Rimbaud (L.A.)

voués au néant dont on ne tire rien sinon un chant d'angoisse. Plus qu'un malaise existentiel, l'angoisse désigne ici une manière d'être, une ouverture originale au monde.

Sagesse (1880)

La première partie du livre, ascétique, évoque la lutte engagée par le nouveau converti au catholicisme contre le vieux moi ; la deuxième est une sorte de dialogue mystique avec le Christ et la Madone ; la troisième partie, plus pittoresque, s'ouvre sur le monde et ses spectacles. Au déraisonnement de l'ivresse, Verlaine, au moment de sa conversion, dit préférer, reprenant à son compte l'expression de saint Paul, « la folie unique de la croix ». À travers l'opposition du passé et du futur, du « cœur saignant d'hier » et du flamboiemment présent, Verlaine marque la révolution que la foi chrétienne devrait provoquer en lui. Dans « le Moyen Âge énorme et délicat », il croit retrouver une sérénité que le temps présent lui refuse. Dans la religion où il se blottit « comme un enfant bercé », c'est un refuge que cherche Verlaine. Autant soucieux de dogme que de mystique, il attend de la foi essentiellement un salut.

RIMBAUD

(1854-1891)

1854 : Naissance à Charleville d'Arthur Rimbaud. 1865 : Au collège de Charleville. 1870 : A pour professeur Georges Izambard. 13 et 15 mai 1871 : Deux « lettres du voyant ». Septembre 1871 : Rencontre Verlaine à Paris. 1872 : Voyage avec Verlaine en Belgique, puis en Angleterre. 1873 : Verlaine tire sur Rimbaud et le blesse légèrement ; *Une saison en enfer*. 1874 : À Londres avec Germain Nouveau. Il abandonne alors totalement la littérature. 1875 : À Stuttgart, en Italie. 1876 : En Autriche, en Hollande. 1877 : En Allemagne, en Suède. 1878 : Engagé à Chypre comme chef de groupe dans une carrière. 1880 : Engagé par la maison Mazeran qui fait le commerce de peaux et de café. 1883 : Conduit une caravane d'armes vendues à Ménélik, roi de Choa. 1886 : *Illuminations*. 1887 : Au Caire. 1888 : Négocier au Harar. 1891 : Cancer à la jambe ; meurt à Marseille.

Une poésie visionnaire

Rimbaud a commencé par écrire des vers réguliers, est passé ensuite au vers libre, puis au poème en prose des *Illuminations*, et d'*Une saison en enfer*. L'acte poétique, au départ expression d'une signification, devient un acte visionnaire et une technique d'expression qui refuse la normalité. Le but de la poésie est d'« arriver à l'inconnu », pour « inspecter l'invisible et entendre l'inouï ». Parallèlement, « Je est un autre » : le sujet véritable de la poésie n'est pas le moi empirique ; le poète est investi par les puissances collectives, par l'« âme universelle ». Il faut atteindre à la dépossession de soi par un acte que dirigent la volonté et l'intelligence.

La puissance de l'imagination

Le poète travaille à faire exploser le monde par la violence de son imagination. Le sens de ses images mêlées réside dans leur confusion même ; le chaos devient le signe de la grande ville moderne, de ses effrois et de son pouvoir de fascination. Mais le moi peut revêtir tous les masques, s'introduire dans toutes les formes d'existence de toutes les époques et de tous les peuples. La poésie elle-même est déshumanisée. Ne s'adressant à aucun lecteur, ne cherchant pas à séduire, elle parle d'une voix qui n'appartient à aucune personne réelle. Les êtres entrent dans une danse folle qui ne se fixe aucun but : « J'ai tendu des cordes de clocher à clocher, des guirlandes de fenêtre à fenêtre, des chaînes d'or d'étoile à étoile, et je danse. »

L'autonomie de la langue

La passion de l'inconnu aboutit chez Rimbaud à la destruction du réel. Rimbaud rend étrangers tous les objets familiers, la plupart du temps parce qu'il n'établit plus aucune relation entre eux, ni spatiale ni temporelle. Le matériel de la réalité déformée se traduit souvent en « séquences » où chaque partie constitutive possède une certaine qualité concrète. Les images, très visuelles, sont telles qu'aucun œil humain ne les contempera jamais : « le biscuit de la route », « les morves d'azur ». Le lecteur, finalement, n'est pas renvoyé à la réalité mais à l'acte qui déforme les éléments du réel : le monde n'existe que dans la langue. S'appliquant à voir « une mosquée à la place d'une usine, une école de tambours faite par des anges, des calèches sur les routes du ciel, un salon au fond d'un lac », Rimbaud s'emploie à explorer des profondeurs, non à une effusion du moi. Rimbaud écrivait beaucoup avant de trouver une version qui le satisfasse, il se constituait une collection de mots rares ou disparus et travaillait comme un écrivain épris de clarté. Sa passion de l'inconnu n'a pas d'autre issue que dévaster le connu pour le rendre inconnu : « Je notais l'inexprimable. Je fixais des vertiges. » Celui qui ne parle plus pour personne écrit pour sauver la liberté de l'esprit par la dictature de l'imaginaire.

La naissance au monde

Le réel détruit est cependant recomposé comme dans une nouvelle genèse. Le chaos engendre un monde neuf et la souffrance acceptée est finalement rédemptrice. D'où la fréquence des images qui indiquent la naissance et l'éveil. Du rejet des formes vieillies jaillit une « nouvelle harmonie ». Rimbaud est ainsi le premier poète français à employer le vers libre et manifeste une prédilection pour le poème en prose.

Une saison en enfer (1873)

Ce recueil, intitulé d'abord « Livre païen » et « Livre nègre », comprend neuf parties. Prologue : à trop jouer de « bons tours » au démon, on risque d'en devenir la proie. « Mauvais sang » : une liberté illusoire alterne avec une liberté réelle. « Nuit de l'enfer » : jeu avec les flammes et les ténèbres de l'enfer. « Délire I. Vierge folle » : monologue d'un « compagnon d'enfer », pleurant et pitoyable. « Délire II. Alchimie du verbe » : l'aventure poétique a conduit le poète délirant aux confins de la raison et de la folie. « L'impossible » : le refuge dans l'Orient

et ses croyances est impossible. « L'Éclair » : autre recours illusoire, le travail humain. « Matin » : attente des nouveaux rois mages et d'un nouveau Noël sur la terre, sans le Christ. « Adieu » : dans la solitude et l'abandon, le poète est à la veille d'un nouveau départ.

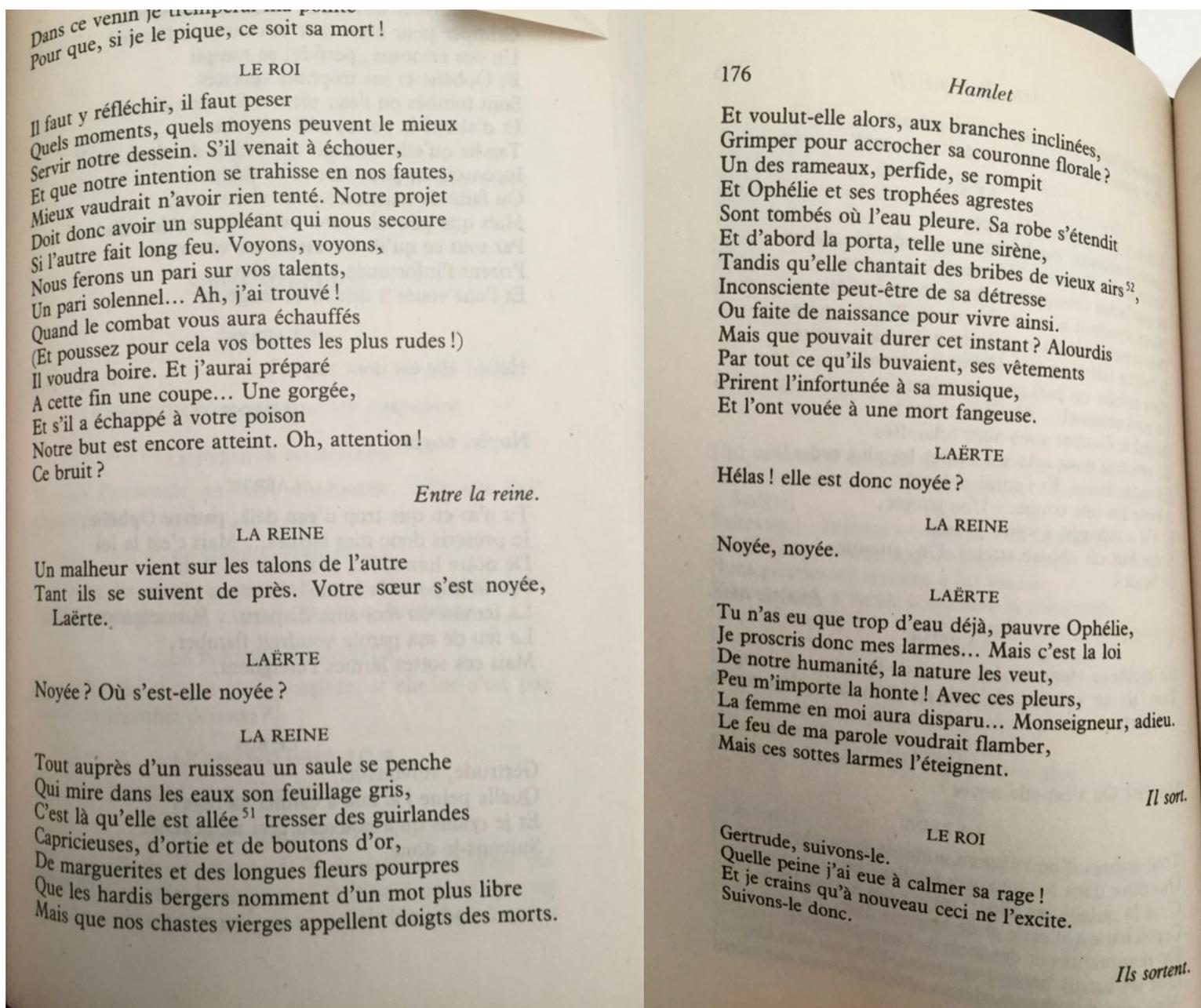
De l'ensemble, quelques thèmes majeurs se dégagent : innocence et culpabilité, extase des sens et extase de l'âme, domination et soumission, révolte et châtiment. Le recueil apparaît comme un bilan et le point terminal d'un témoignage authentique. Mais Rimbaud n'a pas pu limiter sa révolution expérimentale au présent de son esprit et de son corps. La société de son temps lui apparaît dans la confusion de la vieille rhétorique ; d'où son sentiment d'impuissance et son silence. Son œuvre replace les intelligences et les consciences libres face aux responsabilités et aux problèmes du pouvoir et de la volonté.

Illuminations (1886)

Ces poèmes, publiés par Verlaine alors que Rimbaud était en Abyssinie, ont été composés en 1872 et 1873. Fondés sur des émotions personnelles nées de l'existence et des lectures de l'auteur, ils ne sont pourtant pas l'occasion de confessions retranscrites. À la recherche de l'essentiel, Rimbaud creuse l'acte poétique afin de l'incarner lui-même totalement. Il s'agit ici d'accéder à la vision et non à la description de la réalité. Laissant la première place aux sentiments et aux idées (« on me pense »), le poète n'est plus qu'un cri et qu'une série d'éblouissements. Les élans lyriques ne doivent plus rien à la logique, mais sont des élans vers la pureté idéale et sa contrepartie idéale d'impureté. Ayant atteint une sorte d'ascèse et d'absolu, Rimbaud explore toutes les voies de sa recherche, jusqu'au silence définitif qui sera le sien un an plus tard.

Texte original : *Hamlet*, Acte IV, scène 7, trad. Bonnefoy

Mort à l'Acte IV, scène 7 (hypotypose)



Texte original : Hamlet, Acte IV, scène 7, trad. F.-V. Hugo (1859-1866)

Présentatif « Il y a... »

Énumération des fleurs.

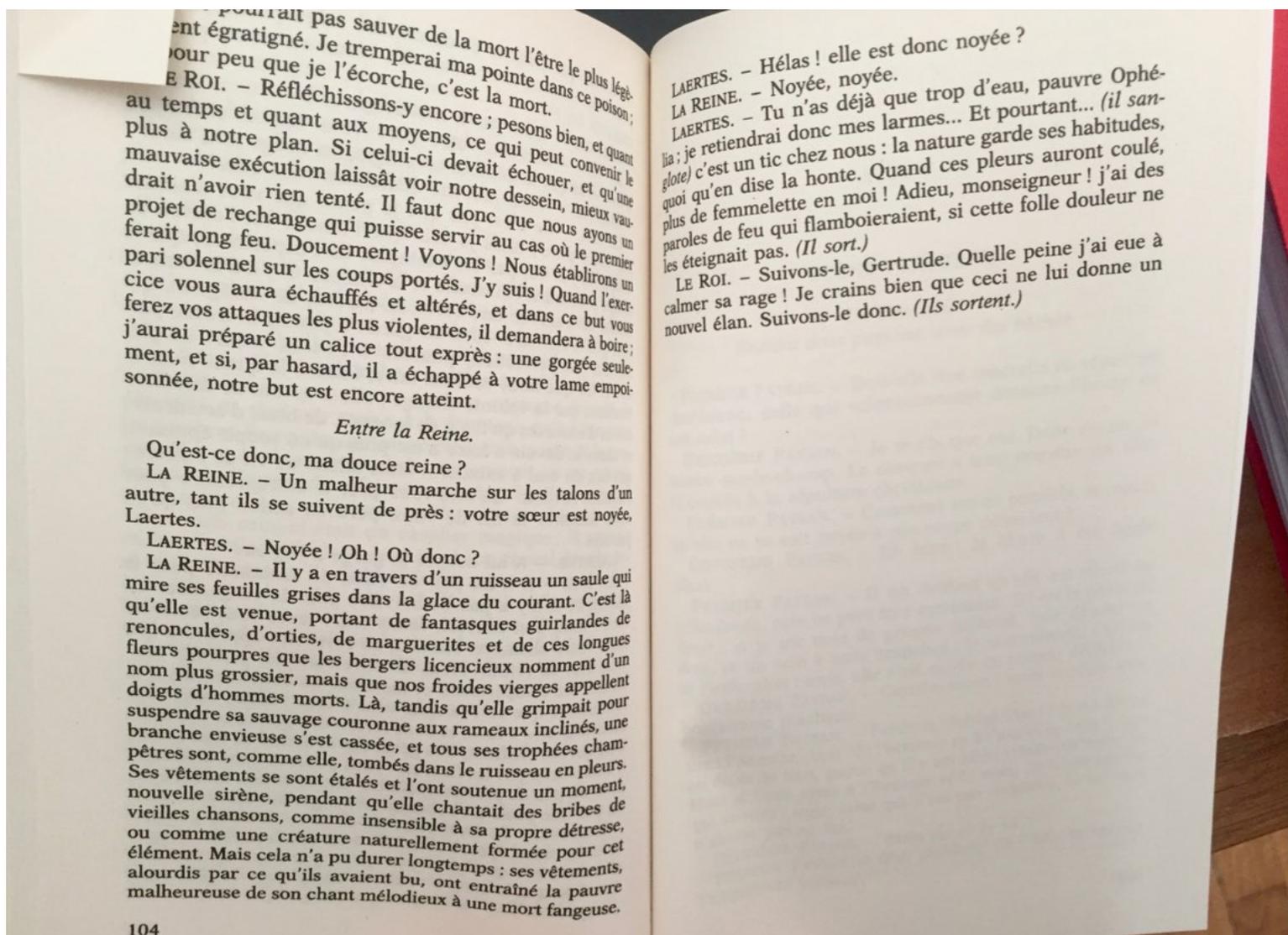
Récit de sa mort comme si Laërte avait pu y assister, alors que c'est une recomposition, une reconstitution.

Personnification (branche envieuse, ruisseau en pleurs).

Métamorphose du personnage : nouvelle sirène, créature naturellement formée pour cet élément.

Métamorphose de l'instant : « de son chant mélodieux à une mort fangeuse ».

Voir le texte original : Bonnefoy met une interrogation où FV Hugo ne le fait pas.



Lettre à Banville

Contexte : pour être publié dans *Le Parnasse contemporain*
Envoi avec *Sensation*, *Credo in unam* (Soleil et chair)

Charleville (Ardennes), le 24 mai 1870.

A Monsieur Théodore de Banville.

Cher Maître,

Nous sommes aux mois d'amour ; j'ai dix-sept ans. L'âge des espérances et des chimères, comme on dit, - et voici que je me suis mis, enfant touché par le doigt de la Muse, - pardon si c'est banal, - à dire mes bonnes croyances, mes espérances, mes sensations, toutes ces choses des poètes - moi j'appelle cela du printemps.

Que si je vous envoie quelques-uns de ces vers, - et cela en passant par Alph. Lemerre, le bon éditeur, - c'est que j'aime tous les poètes, tous les bons Parnassiens, - puisque le poète est un Parnassien, - épris de la beauté idéale ; c'est que j'aime en vous, bien naïvement, un descendant de Ronsard, un frère de nos maîtres de 1830, un vrai romantique, un vrai poète. Voilà pourquoi, - c'est bête, n'est-ce pas, mais enfin ?...

Dans deux ans, dans un an peut-être, n'est-ce pas, je serai à Paris. - Anch'io, messieurs du journal, je serai Parnassien ! (1) - Je ne sais ce que j'ai là... qui veut monter... - Je jure, cher maître, d'adorer toujours les deux déesses, Muse et Liberté.

Ne faites pas trop la moue en lisant ces vers :

...Vous me rendriez fou de joie et d'espérance, si vous vouliez, cher Maître, faire faire à la pièce Credo in unam une petite place entre les Parnassiens

... Je viendrais à la dernière série du Parnasse : cela ferait le Credo des poètes !... - Ambition ! ô Folle !

Arthur Rimbaud.

Sensation, 20 avril 1870

Ophélie, 15 mai 1870

Credo in unam, 29 avril 1870

Si ces vers trouvaient place au Parnasse contemporain ?

— *Ne sont-ils pas la foi des poètes ?*

— *Je ne suis pas connu ; qu'importe ? les poètes sont frères. Ces vers croient ; ils aiment ; ils espèrent : c'est tout.*

— *Cher maître, à moi : Levez-moi un peu : je suis jeune : tendez-moi la main...*

LA REINE : Un malheur marche sur les talons d'un autre, tant ils se suivent de près : votre sœur est noyée, Laertes.

LAERTES : Noyée! Oh! Où donc ?

LA REINE : Il y a en travers d'un ruisseau un saule qui mire ses feuilles grises dans la glace du courant. C'est là qu'elle est venue, portant de fantasques guirlandes de renoncules, d'orties, de marguerites et de ces longues fleurs pourpres que les bergers licencieux nomment d'un nom plus grossier, mais que nos froides vierges appellent doigts d'hommes morts. Là, tandis qu'elle grimpait pour suspendre sa sauvage couronne aux rameaux inclinés, une branche envieuse s'est cassée, et tous ses trophées champêtres sont, comme elle, tombés dans le ruisseau en pleurs. Ses vêtements se sont étalés et l'ont soutenue un moment, nouvelle sirène, pendant qu'elle chantait des bribes de vieilles chansons, comme insensible à sa propre détresse, ou comme une créature naturellement formée pour cet élément. Mais cela n'a pu durer longtemps : ses vêtements, alourdis par ce qu'ils avaient bu, ont entraîné la pauvre malheureuse de son chant mélodieux à une mort fangeuse.

Trad. F.-V. Hugo

I
Sur l'onde **calme** et **noire** où dorment les étoiles
La **blanche** Ophélie **flotte** comme un grand lys,
Flotte très **lentement**, couchée en ses longs voiles ...
- On entend dans les bois lointains des **hallalis**.

Voici plus de **mille ans** que la triste Ophélie
Passe, fantôme **blanc**, sur le **long fleuve noir** ;
Voici plus de **mille ans** que sa douce folie
Murmure sa **romance** à la brise du soir.

Le vent baise ses **seins** et **déploie** en corolle
Ses grands **voiles** bercés **mollement** par les eaux ;
Les saules frissonnants pleurent sur son épaule,
Sur son grand front rêveur s'inclinent les roseaux.

Les nénuphars froissés **soupirent** autour d'elle ;
Elle éveille parfois, dans un aune qui dort,
Quelque nid, d'où s'échappe un petit frisson d'aile :
- Un **chant** mystérieux tombe des astres d'or.

II
O pâle Ophélie ! belle comme la neige !
Oui, tu mourus, enfant, par un fleuve emportée !
- C'est que les vents tombant des grands monts de Norwège
T'avaient parlé tout bas de **l'âpre liberté** ;

C'est qu'un souffle, tordant ta grande chevelure,
A ton esprit rêveur portait d'étranges bruits ;
Que ton cœur écoutait le chant de la Nature
Dans les **plaintes** de l'arbre et les **soupirs** des nuits ;

C'est que la voix des mers folles, immense râle,
Brisait ton **sein** d'enfant, trop humain et trop doux ;
C'est qu'un matin d'avril, un beau cavalier pâle,
Un pauvre fou, s'assit muet à tes genoux !

Ciel ! Amour ! Liberté ! **Quel rêve**, ô pauvre Folle !
Tu te fondais à lui comme une **neige au feu** :
Tes grandes **visions** étranglaient ta parole
- Et l'**Infini** terrible effara ton œil bleu !

III
- Et le Poète dit qu'aux rayons des étoiles
Tu viens chercher, la nuit, les fleurs que tu cueillis,
Et qu'il a vu sur l'eau, couchée en ses longs voiles,
La blanche Ophélie flotter, comme un grand lys.

<p>I</p> <p>1 Sur l'onde calme et noire où dorment les étoiles La blanche Ophélia flotte comme un grand lys, Flotte très lentement, couchée en ses longs voiles ...</p> <p>4 - On entend dans les bois lointains des hallalis.</p> <p>5 Voici plus de mille ans que la triste Ophélie Passe, fantôme blanc, sur le long fleuve noir ; Voici plus de mille ans que sa douce folie</p> <p>8 Murmure sa romance à la brise du soir.</p> <p>9 Le vent baise ses seins et déploie en corolle Ses grands voiles bercés mollement par les eaux ; Les saules frissonnants pleurent sur son épaule,</p> <p>12 Sur son grand front rêveur s'inclinent les roseaux.</p> <p>13 Les nénuphars froissés soupirent autour d'elle ; Elle éveille parfois, dans un aune qui dort, Quelque nid, d'où s'échappe un petit frisson d'aile :</p> <p>16 - Un chant mystérieux tombe des astres d'or.</p> <p>II</p> <p>17 O pâle Ophélia ! belle comme la neige ! Oui, tu mourus, enfant, par un fleuve emportée ! - C'est que les vents tombant des grands monts de Norvège</p> <p>20 T'avaient parlé tout bas de l'âpre liberté ;</p> <p>21 C'est qu'un souffle, tordant ta grande chevelure, A ton esprit rêveur portait d'étranges bruits ; Que ton cœur écoutait le chant de la Nature</p> <p>24 Dans les plaintes de l'arbre et les soupirs des nuits ;</p> <p>25 C'est que la voix des mers folles, immense rèle, Brisait ton sein d'enfant, trop humain et trop doux ; C'est qu'un matin d'avril, un beau cavalier pâle,</p> <p>28 Un pauvre fou, s'assit muet à tes genoux !</p> <p>29 Ciel ! Amour ! Liberté ! Quel rêve, ô pauvre Folle ! Tu te fondais à lui comme une neige au feu : Tes grandes visions étranglaient ta parole</p> <p>32 - Et l'Infini terrible effara ton œil bleu !</p> <p>III</p> <p>33 - Et le Poète dit qu'aux rayons des étoiles Tu viens chercher, la nuit, les fleurs que tu cueillis, Et qu'il a vu sur l'eau, couchée en ses longs voiles,</p> <p>36 La blanche Ophélia flotter, comme un grand lys.</p>	<p>Composition du poème</p> <p>Trois parties :</p> <ul style="list-style-type: none"> - Le « tableau » d'Ophélie (4 strophes), saisie dans la mort, accueillie par une nature qui la prend en pitié ; R. semble immortaliser cette image avec le présent, la tournure présentative répétée « Voici plus de mille ans... ». - Une adresse à Ophélie (4 strophes), devenue Ophélia - devenue mythe (avec la reprise du nom d'origine), donc emblème, symbole, allégorie du désir de liberté... si cher à Rimbaud ; l'anaphore « c'est que » structure trois strophes qui donnent autant d'explications en déployant les modulations de ce désir qui frôle la folie. Ophélie revit alors dans ce passé qui précède la mort et que réanime Rimbaud. - Une strophe unique et conclusive, une mise à distance, où l'on est sorti du tableau (et définitivement entré dans la poésie - transposition assumée, mise en scène) qui met en lumière le rôle du poète, opérateur du mythe, capable de voir, de comprendre et de donner à voir la blanche Ophélia.
--	---

<p>I</p> <p>1 Sur l'onde calme et noire où dorment les étoiles La blanche Ophélia flotte comme un grand lys, Flotte très lentement, couchée en ses longs voiles ...</p> <p>4 - On entend dans les bois lointains des hallalis.</p> <p>5 Voici plus de mille ans que la triste Ophélie Passe, fantôme blanc, sur le long fleuve noir ; Voici plus de mille ans que sa douce folie</p> <p>8 Murmure sa romance à la brise du soir.</p> <p>9 Le vent baise ses seins et déploie en corolle Ses grands voiles bercés mollement par les eaux ; Les saules frissonnants pleurent sur son épaule,</p> <p>12 Sur son grand front rêveur s'inclinent les roseaux.</p> <p>13 Les nénuphars froissés soupirent autour d'elle ; Elle éveille parfois, dans un aune qui dort, Quelque nid, d'où s'échappe un petit frisson d'aile :</p> <p>16 - Un chant mystérieux tombe des astres d'or.</p> <p>II</p> <p>17 O pâle Ophélia ! belle comme la neige ! Oui, tu mourus, enfant, par un fleuve emportée ! - C'est que les vents tombant des grands monts de Norvège</p> <p>20 T'avaient parlé tout bas de l'âpre liberté ;</p> <p>21 C'est qu'un souffle, tordant ta grande chevelure, A ton esprit rêveur portait d'étranges bruits ; Que ton cœur écoutait le chant de la Nature</p> <p>24 Dans les plaintes de l'arbre et les soupirs des nuits ;</p> <p>25 C'est que la voix des mers folles, immense râle, Brisait ton sein d'enfant, trop humain et trop doux ; C'est qu'un matin d'avril, un beau cavalier pâle,</p> <p>28 Un pauvre fou, s'assit muet à tes genoux !</p> <p>29 Ciel ! Amour ! Liberté ! Quel rêve, ô pauvre Folle ! Tu te fondais à lui comme une neige au feu : Tes grandes visions étrangeaient ta parole</p> <p>32 - Et l'Infini terrible effara ton œil bleu !</p> <p>III</p> <p>33 - Et le Poète dit qu'aux rayons des étoiles Tu viens chercher, la nuit, les fleurs que tu cueillis, Et qu'il a vu sur l'eau, couchée en ses longs voiles,</p> <p>36 La blanche Ophélia flotter, comme un grand lys.</p>	<p>Vue d'ensemble des 4 premiers quatrains</p> <p>Q1 et Q2 : la vision d'ensemble, le tableau (R. a-t-il une reproduction du Millais sous les yeux ?) Notations visuelles (étoiles, grand lys, longs voiles, opposition blanc / noir) et auditives (hallalis, romance, brise du soir).</p> <p>Q3 : symbiose encore ; chaque élément du décor est associé à une partie du corps Vent / seins Saules / épaules (avec rime) Front / roseaux</p> <p>Q4 : O. éveille le chant de la nature : soupirs des nénuphars éveil (v. 14, début) / dort (fin) frisson d'aile dans un nid chant mystérieux qui tombe des astres d'or : reprise de la théorie pythagoricienne de l'harmonie des sphères, selon laquelle l'univers est conçu suivant des rapports numériques harmonieux ; les distances entre les planètes sont réparties selon des proportions musicales.</p> <p>Serait-ce la façon qu'a Rimbaud de suggérer qu'Ophélie éveille la poésie ? Le chant du poète bientôt ?</p>
---	---

<p>I</p> <p>1 Sur l'onde calme et noire où dorment les étoiles La blanche Ophélia flotte comme un grand lys, Flotte très lentement, couchée en ses longs voiles ...</p> <p>4 - On entend dans les bois lointains des hallalis.</p> <p>5 Voici plus de mille ans que la triste Ophélie Passe, fantôme blanc, sur le long fleuve noir ; Voici plus de mille ans que sa douce folie</p> <p>8 Murmure sa romance à la brise du soir.</p> <p>9 Le vent baise ses seins et déploie en corolle Ses grands voiles bercés mollement par les eaux ; Les saules frissonnants pleurent sur son épaule,</p> <p>12 Sur son grand front rêveur s'inclinent les roseaux.</p> <p>13 Les nénuphars froissés soupirent autour d'elle ; Elle éveille parfois, dans un aune qui dort, Quelque nid, d'où s'échappe un petit frisson d'aile :</p> <p>16 - Un chant mystérieux tombe des astres d'or.</p> <p>II</p> <p>17 O pâle Ophélia ! belle comme la neige ! Oui, tu mourus, enfant, par un fleuve emportée ! - C'est que les vents tombant des grands monts de Norvège</p> <p>20 T'avaient parlé tout bas de l'âpre liberté ;</p> <p>21 C'est qu'un souffle, tordant ta grande chevelure, A ton esprit rêveur portait d'étranges bruits ; Que ton cœur écoutait le chant de la Nature</p> <p>24 Dans les plaintes de l'arbre et les soupirs des nuits ;</p> <p>25 C'est que la voix des mers folles, immense rûle, Brisait ton sein d'enfant, trop humain et trop doux ; C'est qu'un matin d'avril, un beau cavalier pâle,</p> <p>28 Un pauvre fou, s'assit muet à tes genoux !</p> <p>29 Ciel ! Amour ! Liberté ! Quel rêve, ô pauvre Folle ! Tu te fondais à lui comme une neige au feu : Tes grandes visions étrangeaient ta parole</p> <p>32 - Et l'Infini terrible effara ton œil bleu !</p> <p>III</p> <p>33 - Et le Poète dit qu'aux rayons des étoiles Tu viens chercher, la nuit, les fleurs que tu cueillis, Et qu'il a vu sur l'eau, couchée en ses longs voiles,</p> <p>36 La blanche Ophélia flotter, comme un grand lys.</p>	<p>Détail Q1 - Q2</p> <p>Q1 : une mort dans la paix de la nature Rôle des allitérations : mimer l'eau en une harmonie imitative qui fait écrin pour Ophélie, comme l'eau-cercueil de la rivière.</p> <p>Comparaison / lys (fleur associée à la mort, mais aussi à la pureté) : le poème forme une boucle, l'image étant reprise à la fin.</p> <p>Image étrange des hallalis : cris et/ou sonneries de cor de chasse</p> <p>Enjambements 1-2, 7-8 : calme de l'eau, mouvement lent du corps mort. Etonnante mort paisible. Cf. Millais : entre sommeil et mort.</p> <p>Même effet répétition « flotte » 2-3. Impression de bercement (remarque en cours 2019).</p> <p>Souci de composition picturale, Q1 et Q2 Contraste des couleurs dans les deux premiers quatrains : blanc et noir (accentué par la position des mots en fin d'hémistiche au vers 6).</p> <p>Oppositions chromatiques qui traduisent un souci de composition picturale.</p> <p>Q2 : étrange éternité Répétition « mille ans » qui amplifie l'effet produit par l'expression : Ophélie sort du cadre, de la pièce, devient mythe. Le fleuve noir serait celui des Enfers, Ophélie une figure entre vie et mort. La jeune morte, topos romantique repris par Rimbaud.</p> <p>Sa romance : allusion aux romances chantées par O. dans la pièce ; on peut comprendre aussi (avec le sg.) sa propre légende... à laquelle R. apporterait sa pierre ?</p> <p>Introduction du motif de la folie, qui vient de la pièce.</p> <p>Rejet : passe : mouvement d'Ophélie et immobilité à la fois (elle devient allégorie)</p>
---	---

<p>I</p> <p>1 Sur l'onde calme et noire où dorment les étoiles La blanche Ophélia flotte comme un grand lys, Flotte très lentement, couchée en ses longs voiles ...</p> <p>4 - On entend dans les bois lointains des hallalis.</p> <p>5 Voici plus de mille ans que la triste Ophélie Passe, fantôme blanc, sur le long fleuve noir ; Voici plus de mille ans que sa douce folie</p> <p>8 Murmure sa romance à la brise du soir.</p> <p>9 Le vent baise ses seins et déploie en corolle Ses grands voiles bercés mollement par les eaux ; Les saules frissonnants pleurent sur son épaule,</p> <p>12 Sur son grand front rêveur s'inclinent les roseaux.</p> <p>13 Les nénuphars froissés soupirent autour d'elle ; Elle éveille parfois, dans un aune qui dort, Quelque nid, d'où s'échappe un petit frisson d'aile :</p> <p>16 - Un chant mystérieux tombe des astres d'or.</p> <p>II</p> <p>17 O pâle Ophélia ! belle comme la neige ! Oui, tu mourus, enfant, par un fleuve emportée ! - C'est que les vents tombant des grands monts de Norvège</p> <p>20 T'avaient parlé tout bas de l'âpre liberté ;</p> <p>21 C'est qu'un souffle, tordant ta grande chevelure, A ton esprit rêveur portait d'étranges bruits ; Que ton cœur écoutait le chant de la Nature</p> <p>24 Dans les plaintes de l'arbre et les soupirs des nuits ;</p> <p>25 C'est que la voix des mers folles, immense râlè, Brisait ton sein d'enfant, trop humain et trop doux ; C'est qu'un matin d'avril, un beau cavalier pâle,</p> <p>28 Un pauvre fou, s'assit muet à tes genoux !</p> <p>29 Ciel ! Amour ! Liberté ! Quel rêve, ô pauvre Folle ! Tu te fondais à lui comme une neige au feu : Tes grandes visions étranglaient ta parole</p> <p>32 - Et l'Infini terrible effara ton œil bleu !</p> <p>III</p> <p>33 - Et le Poète dit qu'aux rayons des étoiles Tu viens chercher, la nuit, les fleurs que tu cueillis, Et qu'il a vu sur l'eau, couchée en ses longs voiles,</p> <p>36 La blanche Ophélia flotter, comme un grand lys.</p>	<p>Détail Q3 - Q4</p> <p>Q3 : sensualité (baise ses seins, voiles bercés mollement) qui accentue le caractère paradoxal du tableau et du personnage</p> <p>Compassion de la nature à laquelle O. est identifiée (corolle : ensemble des pétales d'une fleur)</p> <p>Chiasme saules / épaule / grand front / s'inclinent les roseaux : la nature comme un écrivain</p> <p>Allitérations S et F : baise ses seins ses grands voiles bercés saules frissonnants sur son épaule sur son grand... s'inclinent</p> <p>nénuphars froissés soupirent</p> <p>Q4 Suite de cette symbiose et de cette compassion de la nature éveillée par la mort de la jeune fille.</p> <p>Mystère de ce qu'opère Ophélie (sa romance).</p>
---	---

<p>I</p> <p>1 Sur l'onde calme et noire où dorment les étoiles La blanche Ophélie flotte comme un grand lys, Flotte très lentement, couchée en ses longs voiles ...</p> <p>4 - On entend dans les bois lointains des hallalis.</p> <p>5 Voici plus de mille ans que la triste Ophélie Passe, fantôme blanc, sur le long fleuve noir ; Voici plus de mille ans que sa douce folie</p> <p>8 Murmure sa romance à la brise du soir.</p> <p>9 Le vent baise ses seins et déploie en corolle Ses grands voiles bercés mollement par les eaux ; Les saules frissonnants pleurent sur son épaule,</p> <p>12 Sur son grand front rêveur s'inclinent les roseaux.</p> <p>13 Les nénuphars froissés soupirent autour d'elle ; Elle éveille parfois, dans un aune qui dort, Quelque nid, d'où s'échappe un petit frisson d'aile :</p> <p>16 - Un chant mystérieux tombe des astres d'or.</p> <p>II</p> <p>17 O pâle Ophélie ! belle comme la neige ! Oui, tu mourus, enfant, par un fleuve emportée ! - C'est que les vents tombant des grands monts de Norvège</p> <p>20 T'avaient parlé tout bas de l'âpre liberté ;</p> <p>21 C'est qu'un souffle, tordant ta grande chevelure, A ton esprit rêveur portait d'étranges bruits ; Que ton cœur écoutait le chant de la Nature</p> <p>24 Dans les plaintes de l'arbre et les soupirs des nuits ;</p> <p>25 C'est que la voix des mers folles, immense râle, Brisait ton sein d'enfant, trop humain et trop doux ; C'est qu'un matin d'avril, un beau cavalier pâle,</p> <p>28 Un pauvre fou, s'assit muet à tes genoux !</p> <p>29 Ciel ! Amour ! Liberté ! Quel rêve, ô pauvre Folle ! Tu te fondais à lui comme une neige au feu : Tes grandes visions étrangeaient ta parole</p> <p>32 - Et l'Infini terrible effara ton œil bleu !</p> <p>III</p> <p>33 - Et le Poète dit qu'aux rayons des étoiles Tu viens chercher, la nuit, les fleurs que tu cueillis, Et qu'il a vu sur l'eau, couchée en ses longs voiles,</p> <p>36 La blanche Ophélie flotter, comme un grand lys.</p>	<p>Détail Q5 - Q7</p> <p>Q5 : L'adresse Sur le mode de l'exclamation, de l'admiration. Pureté du personnage emblématisée par sa blancheur.</p> <p>La neige introduit aussi le motif intéressant de la froideur (pâleur de la mort, froideur de la mort, froideur aussi d'un personnage qui échappe et qui est pur).</p> <p>C'est que, vers 19 : R. donne des explications à cette mort étrange, marquée du sceau de la folie.</p> <p>Le vent est associé à « l'âpre liberté » : introduction d'un motif rimbaldien typique. Nature refuge, objet du désir, mais aussi intermédiaire par laquelle se réalise le désir de liberté, de fuite.</p> <p>Norvège qui remplace le Danemark pour la rime et le froid.</p> <p>Q5, 6, 7 : l'appel de la liberté Avant la mort, Ophélie était à l'écoute de la nature, dans une inversion (une anticipation) du tableau de sa mort. Cf. soupirs des nuits.</p> <p>Ophélie enfant (v. 18), esprit rêveur (v. 22).</p> <p>Tordant ta chevelure : métaphore de la folie qui saisit la jeune femme</p> <p>vents, parler tout bas, souffle, étranges bruits, voix des mers folles, immense râle : crescendo auditif qui préfigure le tumulte qui emportera bientôt le « bateau ivre »</p> <p>Dans la pièce, Gertrude compare la folie de Hamlet à la tempête (IV, 1).</p> <p>(des « Fleuves impassibles » du premier vers aux « clapotements furieux des marées », strophe 3, puis aux « éveils maritimes » du quatrain 4, bénis par la tempête).</p> <p>> Je me suis baigné dans le Poème de la mer. > Je ne peux plus... nager sous les yeux horribles des pontons</p>
--	--

<p>I</p> <p>1 Sur l'onde calme et noire où dorment les étoiles La blanche Ophélia flotte comme un grand lys, Flotte très lentement, couchée en ses longs voiles ...</p> <p>4 - On entend dans les bois lointains des hallalis.</p> <p>5 Voici plus de mille ans que la triste Ophélie Passe, fantôme blanc, sur le long fleuve noir ; Voici plus de mille ans que sa douce folie</p> <p>8 Murmure sa romance à la brise du soir.</p> <p>9 Le vent baise ses seins et déploie en corolle Ses grands voiles bercés mollement par les eaux ; Les saules frissonnants pleurent sur son épaule,</p> <p>12 Sur son grand front rêveur s'inclinent les roseaux.</p> <p>13 Les nénuphars froissés soupirent autour d'elle ; Elle éveille parfois, dans un aune qui dort, Quelque nid, d'où s'échappe un petit frisson d'aile :</p> <p>16 - Un chant mystérieux tombe des astres d'or.</p> <p>II</p> <p>17 O pâle Ophélia ! belle comme la neige ! Oui, tu mourus, enfant, par un fleuve emportée ! - C'est que les vents tombant des grands monts de Norvège</p> <p>20 T'avaient parlé tout bas de l'âpre liberté ;</p> <p>21 C'est qu'un souffle, tordant ta grande chevelure, A ton esprit rêveur portait d'étranges bruits ; Que ton cœur écoutait le chant de la Nature</p> <p>24 Dans les plaintes de l'arbre et les soupirs des nuits ;</p> <p>25 C'est que la voix des mers folles, immense râlè, Brisait ton sein d'enfant, trop humain et trop doux ; C'est qu'un matin d'avril, un beau cavalier pâle,</p> <p>28 Un pauvre fou, s'assit muet à tes genoux !</p> <p>29 Ciel ! Amour ! Liberté ! Quel rêve, ô pauvre Folle ! Tu te fondais à lui comme une neige au feu : Tes grandes visions étranglaient ta parole</p> <p>32 - Et l'Infini terrible effara ton œil bleu !</p> <p>III</p> <p>33 - Et le Poète dit qu'aux rayons des étoiles Tu viens chercher, la nuit, les fleurs que tu cueillis, Et qu'il a vu sur l'eau, couchée en ses longs voiles,</p> <p>36 La blanche Ophélia flotter, comme un grand lys.</p>	<p>Détail Q7 - Q8</p> <p>Qui est ce beau cavalier pâle de Q6 ? Hamlet (un pauvre fou, Acte III scène 2, étend sa tête sur les genoux d'Ophélie) lors de l'idylle qui précède le lever de rideau ? Assurément un double d'Ophélie. Un rêve (on peut peut-être voir les termes énumérés au début de Q7 comme des appositions au pauvre fou muet : Ciel ! Amour ! Liberté ! Quel rêve...).</p> <p>> beau cavalier pâle > tu te fondais à lui</p> <p>Avril, printemps, saison de neige et de renaissance de la nature. Idem pour le matin. Rimbaud est un poète de l'aube, du matin, du printemps, comme de la nature. Idée de pureté aussi (cf. blanc).</p> <p>Tes grandes visions étranglaient ta parole : folie d'Ophélie (Acte IV, scène 5) ?</p> <p>La folie d'Ophélie, comme pour Hamlet, n'en serait pas une : elle serait le fait de « grandes visions » - se rappeler la fameuse lettre du Voyant, écrite un an plus tard (mai 1871). Il faut, par un « long, immense et raisonné dérèglement de tous les sens », se faire Voyant, être autre. Ophélie au fond serait devenue voyante avant même que Rimbaud ne théorise cette vocation du poète dans la lettre à P. Demeny.</p> <p>Parvenir à l'Inconnu grâce à des visions, créer des formes nouvelles : l'ambition de R., matérialisée dans le recueil <i>Illuminations</i>.</p> <p>C'est ce que parvient à faire Ophélie, qui arrive à « L'Infini terrible ». Ainsi s'explique aussi l'antithèse « neige (Ophélie) au feu (rêve) »</p>
---	---

<p>I</p> <p>1 Sur l'onde calme et noire où dorment les étoiles La blanche Ophélie flotte comme un grand lys, Flotte très lentement, couchée en ses longs voiles ...</p> <p>4 - On entend dans les bois lointains des hallalis.</p> <p>5 Voici plus de mille ans que la triste Ophélie Passe, fantôme blanc, sur le long fleuve noir ; Voici plus de mille ans que sa douce folie</p> <p>8 Murmure sa romance à la brise du soir.</p> <p>9 Le vent baise ses seins et déploie en corolle Ses grands voiles bercés mollement par les eaux ; Les saules frissonnants pleurent sur son épaule,</p> <p>12 Sur son grand front rêveur s'inclinent les roseaux.</p> <p>13 Les nénuphars froissés soupirent autour d'elle ; Elle éveille parfois, dans un aune qui dort, Quelque nid, d'où s'échappe un petit frisson d'aile :</p> <p>16 - Un chant mystérieux tombe des astres d'or.</p> <p>II</p> <p>17 O pâle Ophélie ! belle comme la neige ! Oui, tu mourus, enfant, par un fleuve emportée ! - C'est que les vents tombant des grands monts de Norvège</p> <p>20 T'avaient parlé tout bas de l'âpre liberté ;</p> <p>21 C'est qu'un souffle, tordant ta grande chevelure, A ton esprit rêveur portait d'étranges bruits ; Que ton cœur écoutait le chant de la Nature</p> <p>24 Dans les plaintes de l'arbre et les soupirs des nuits ;</p> <p>25 C'est que la voix des mers folles, immense rûle, Brisait ton sein d'enfant, trop humain et trop doux ; C'est qu'un matin d'avril, un beau cavalier pâle,</p> <p>28 Un pauvre fou, s'assit muet à tes genoux !</p> <p>29 Ciel ! Amour ! Liberté ! Quel rêve, ô pauvre Folle ! Tu te fondais à lui comme une neige au feu : Tes grandes visions étrangeaient ta parole</p> <p>32 - Et l'Infini terrible effara ton œil bleu !</p> <p>III</p> <p>33 - Et le Poète dit qu'aux rayons des étoiles Tu viens chercher, la nuit, les fleurs que tu cueillis, Et qu'il a vu sur l'eau, couchée en ses longs voiles,</p> <p>36 La blanche Ophélie flotter, comme un grand lys.</p>	<p>Détail Q7 - Q8 / suite</p> <p>Ciel ! Amour ! Liberté ! : ce sont les idéaux de Rimbaud, dont la nature lui donne un aperçu. Les exclamations suggèrent le désir, ou la folie de qui croit pouvoir les atteindre.</p> <p>Esprit rêveur, cœur qui écoutait le chant de la Nature, rêve, pauvre Folle (majuscule étonnante : est-ce une dignité ?)</p> <p>Ce sont là rêves d'enfant, mais aussi « une certaine conception de l'enthousiasme poétique » (la fureur, la possession, quand le poète est possédé par ses visions)</p> <p>Q8 Le poète (majuscule) prendrait le relais d'Ophélie, effarée alors que sa parole se trouvait étranglée.</p> <p>V. 33 : Reprise du premier vers, mais les étoiles sont désormais éveillées. Idem v. 35 (longs voiles) et 36 (comme un grand lys). Clôture du poème de façon circulaire (à la manière de Banville).</p> <p>Ophélie revient en rêve dans le cœur des hommes.</p>
---	--

Textes échos

Sensation

Par les beaux soirs d'été, j'irai dans les sentiers,
Picoté par les blés, fouler l'herbe menue :
Rêveur, j'en sentirai la fraîcheur à mes pieds.
Je laisserai le vent baigner ma tête nue.

Je ne parlerai pas, je ne penserai rien :
Mais un amour immense entrera dans mon âme,
Et j'irai loin, bien loin, comme un bohémien,
Par la Nature, — heureux comme avec une femme.

Extrait de la lettre à Paul Demeny, du 15 mai 1871, dite « lettre du Voyant »

[...]

Car Je est un autre. Si le cuivre s'éveille clairon, il n'y a rien de sa faute. Cela m'est évident : j'assiste à l'éclosion de ma pensée : je la regarde, je l'écoute : je lance un coup d'archet : la symphonie fait son remuement dans les profondeurs, ou vient d'un bond sur la scène.

Si les vieux imbéciles n'avaient pas trouvé du Moi que la signification fausse, nous n'aurions pas à balayer ces millions de squelettes qui, depuis un temps infini, ! ont accumulé les produits de leur intelligence borgnesse, en s'en clamant les auteurs !

En Grèce, ai-je dit, vers et lyres rythment l'Action. Après, musique et rimes sont jeux, délassements. L'étude de ce passé charme les curieux : plusieurs s'éjouissent à renouveler ces antiquités : — c'est pour eux. L'intelligence universelle a toujours jeté ses idées, naturellement ; les hommes ramassaient une partie de ces fruits du cerveau : on agissait par, on en écrivait des livres : telle allait la marche, l'homme ne se travaillant pas, n'étant pas encore éveillé, ou pas encore dans la plénitude du grand songe. Des fonctionnaires, des écrivains : auteur, créateur, poète, cet homme n'a jamais existé !

La première étude de l'homme qui veut être poète est sa propre connaissance, entière ; il cherche son âme, il l'inspecte, il la tente, l'apprend. Dès qu'il la sait, il doit la cultiver ; cela semble simple : en tout cerveau s'accomplit un développement naturel ; tant d'égoïstes se proclament auteurs ; il en est bien d'autres qui s'attribuent leur progrès intellectuel ! — Mais il s'agit de faire l'âme monstrueuse : à l'instar des comprachicos, quoi ! Imaginez un homme s'implantant et se cultivant des verrues sur le visage.

Je dis qu'il faut être voyant, se faire voyant.

Le Poète se fait voyant par un long, immense et raisonné dérèglement de tous les sens. Toutes les formes d'amour, de souffrance, de folie ; il cherche lui-même, il épuise en lui tous les poisons, pour n'en garder que les quintessences. Ineffable torture où il a besoin de toute la foi, de toute la force surhumaine, où il devient entre tous le grand malade, le grand criminel, le grand maudit, — et le suprême Savant — Car il arrive à l'inconnu ! Puisqu'il a cultivé son âme, déjà riche, plus qu'aucun ! Il arrive à l'inconnu, et quand, affolé, il finirait par perdre l'intelligence de ses visions, il les a vues ! Qu'il crève dans son bondissement par les choses inouïes et innombrables : viendront d'autres horribles travailleurs ; ils commenceront par les horizons où l'autre s'est affaissé !

[...]

Le bateau ivre

« Poème d'évasion et d'emprisonnement, témoignage de suave et d'amère perdition, et en même temps, désir d'échapper à ces obligations contradictoires en conservant sa propre intégrité : tel apparaît Le bateau ivre ». (Dico de la litt.)

Comme je descendais des Fleuves impassibles,
Je ne me sentis plus guidé par les haleurs :
Des Peaux-Rouges criards les avaient pris pour cibles,
Les ayant cloués nus aux poteaux de couleurs.

J'étais insoucieux de tous les équipages,
Porteur de blés flamands ou de cotons anglais.
Quand avec mes haleurs ont fini ces tapages,
Les Fleuves m'ont laissé descendre où je voulais.

Dans les clapotements furieux des marées,
Moi, l'autre hiver, plus sourd que les cerveaux d'enfants,
Je courus ! Et les Péninsules démarrées
N'ont pas subi tohu-bohus plus triomphants.

La tempête a béni mes éveils maritimes.
Plus léger qu'un bouchon j'ai dansé sur les flots
Qu'on appelle rouleurs éternels de victimes,
Dix nuits, sans regretter l'oeil ni les falots !

Plus douce qu'aux enfants la chair des pommes sûres,
L'eau verte pénétra ma coque de sapin
Et des taches de vins bleus et des vomissures
Me lava, dispersant gouvernail et grappin.

Et dès lors, je me suis baigné dans le Poème
De la Mer, infusé d'astres, et lactescent,
Dévorant les azurs verts ; où, flottaison blême
Et ravie, un noyé pensif parfois descend ;

Où, teignant tout à coup les bleuïtés, délires
Et rythmes lents sous les rutillements du jour,
Plus fortes que l'alcool, plus vastes que nos lyres,
Fermentent les rousseurs amères de l'amour !

Je sais les cieux crevant en éclairs, et les trombes
Et les ressacs et les courants : je sais le soir,
L'Aube exaltée ainsi qu'un peuple de colombes,
Et j'ai vu quelquefois ce que l'homme a cru voir !

J'ai vu le soleil bas, taché d'horreurs mystiques,
Illuminant de longs figements violets,
Pareils à des acteurs de drames très antiques
Les flots roulant au loin leurs frissons de volets !

J'ai rêvé la nuit verte aux neiges éblouies,
Baiser montant aux yeux des mers avec lenteurs,
La circulation des sèves inouïes,
Et l'éveil jaune et bleu des phosphores chanteurs !

J'ai suivi, des mois pleins, pareille aux vacheries
Hystériques, la houle à l'assaut des récifs,
Sans songer que les pieds lumineux des Maries
Pussent forcer le mufler aux Océans poussifs !

J'ai heurté, savez-vous, d'incroyables Florides
Mêlant aux fleurs des yeux de panthères à peaux
D'hommes ! Des arcs-en-ciel tendus comme des brides
Sous l'horizon des mers, à de glauques troupeaux !

J'ai vu fermenter les marais énormes, nasses
Où pourrit dans les joncs tout un Léviathan !
Des écroulements d'eaux au milieu des bonaces,
Et les lointains vers les gouffres cataractant !

Glaciers, soleils d'argent, flots nacreux, cieux de braises !
Échouages hideux au fond des golfes bruns
Où les serpents géants dévorés des punaises
Choièrent, des arbres tordus, avec de noirs parfums !

J'aurais voulu montrer aux enfants ces dorades
Du flot bleu, ces poissons d'or, ces poissons chantants.
- Des écumes de fleurs ont bercé mes dérades
Et d'ineffables vents m'ont ailé par instants.

Parfois, martyr lassé des pôles et des zones,
La mer dont le sanglot faisait mon roulis doux
Montait vers moi ses fleurs d'ombre aux ventouses jaunes
Et je restais, ainsi qu'une femme à genoux...

Presque île, ballottant sur mes bords les querelles
Et les fientes d'oiseaux clabaudeurs aux yeux blonds.
Et je voguais, lorsqu'à travers mes liens frêles
Des noyés descendaient dormir, à reculons !

Or moi, bateau perdu sous les cheveux des anses,
Jeté par l'ouragan dans l'éther sans oiseau,
Moi dont les Monitors et les voiliers des Hanses
N'auraient pas repêché la carcasse ivre d'eau ;

Libre, fumant, monté de brumes violettes,
Moi qui trouais le ciel rougeoyant comme un mur
Qui porte, confiture exquise aux bons poètes,
Des lichens de soleil et des morves d'azur ;

Qui courais, taché de lunules électriques,
Planche folle, escorté des hippocampes noirs,
Quand les juilletes faisaient crouler à coups de triques
Les cieus ultramarins aux ardents entonnoirs ;

Moi qui tremblais, sentant geindre à cinquante lieues
Le rut des Béhémots et les Maelstroms épais,
Fileur éternel des immobilités bleues,
Je regrette l'Europe aux anciens parapets !

J'ai vu des archipels sidéraux ! et des îles
Dont les cieus délirants sont ouverts au vogueur :
- Est-ce en ces nuits sans fonds que tu dors et t'exiles,
Million d'oiseaux d'or, ô future Vigueur ?

Mais, vrai, j'ai trop pleuré ! Les Aubes sont navrantes.
Toute lune est atroce et tout soleil amer :
L'âcre amour m'a gonflé de torpeurs enivrantes.
Ô que ma quille éclate ! Ô que j'aïlle à la mer !

Si je désire une eau d'Europe, c'est la flache
Noire et froide où vers le crépuscule embaumé
Un enfant accroupi plein de tristesse, lâche
Un bateau frêle comme un papillon de mai.

Je ne puis plus, baigné de vos langueurs, ô lames,
Enlever leur sillage aux porteurs de cotons,
Ni traverser l'orgueil des drapeaux et des flammes,
Ni nager sous les yeux horribles des pontons.